

salaires de son mari. Les parents n'ont donc pas le loisir de s'occuper de leurs enfants ; et, en eussent-ils le loisir et la volonté, ils n'ont pas les dispositions morales nécessaires pour inspirer les devoirs sociaux à leur progéniture. Les pauvres enfants sont habitués à une pernicieuse liberté ; les trois-quarts de leurs jeunes années se passent dans la rue où ils s'exercent aux jeux de saison. En sortant du lit, ils courent au jeu ; après le repas, le jeu, toujours le jeu, ils ne connaissent que cela, et les parents ne demandent pas mieux que de se débarrasser de leurs marmots, ne songeant pas une seule fois aux suites probables de ce défaut de soins.

Figurons nous ces pauvres enfants enlevés, un beau jour, brusquement à leur liberté, à leurs plaisirs et contraints à rester immobiles sur les bancs d'une école pendant plusieurs heures de suite, pour écouter des choses qui n'ont aucun rapport avec leur cerceau, leur toupie ou leur pinoche. Il s'agit d'apprendre les lettres ; il faut écouter, se taire et faire docilement tout ce que le maître a dit. Oh ! s'il s'agissait de leur montrer comment on joue et de jouer avec eux, les enfants seraient attentifs, diligents, zélés, pleins de feu (1). Mais ils doivent être sérieux, faire des efforts de mémoire et d'intelligence pour des choses qu'ils ne connaissent pas jusque-là ; ils doivent rester immobiles en présence d'un maître qui les interpelle fréquemment, qui gronde et punit lorsqu'on n'est pas sage.

Or, les enfants n'ont connu d'autre attention, de patience et de zèle que pour le jeu, au milieu d'une liberté sans limite. Dans son petit jugement arbitraire, le petit homme considère comme une tyrannie la privation de sa liberté et la soumission à un état d'immobilité ; il s'y prête de mauvaise grâce.

Tandis que l'exercice de l'intelligence l'amuse dans la rue, elle l'ennuie et le fatigue à l'école. Il baille, se tord, s'impatiente et ne songe qu'à ses exercices favoris.

Voilà la disposition morale qui amène la paresse aux travaux intellectuels de l'école. Certes, c'est un défaut, mais il s'explique en quelque sorte, ainsi que nous venons de le voir, chez l'enfant du peuple. Pour compenser cette imperfection, il n'y a rien de tel que de rentrer en soi-même : lors même que nos parents ne nous auraient point permis de passer notre première jeunesse sur la voie publique, nous nous rappellerons néanmoins notre amour du jeu et de la liberté ; nous nous souviendrons de nos pleurs, le jour où l'on nous conduisit pour la première fois à l'école et le peu de zèle avec lequel nous avons accueilli les leçons de nos maîtres.

Voici les causes ; appliquons le remède.

Pour corriger nos petits écoliers du défaut de paresse, soyons pédagogue, allons-y philosophiquement, ne brusquons rien ; ayons l'air de comprendre les motifs de leur insouciance ; usons, en quelque sorte, du remède homœopatique : parlons de jeu aux enfants, faisons un jeu de notre enseignement et la récréation venue, prenons part à leurs ébats, descendons jusqu'à eux, pour mieux les élever jusqu'à nous.

Les enfants se laisseront prendre au piège, très-inoffensif d'ailleurs, puisqu'il n'a pour but que leur bien-être.

L'étude des premières notions de lecture et d'écriture présentée de cette manière, ne tardera pas, grâce à des moyens tout paternels, grâce à une générosité intarissable, à offrir quelque charme aux enfants, pourvu que les leçons ne soient pas trop longues. Ils comprendront bientôt, ce que nous aurons soin de leur répéter souvent, qu'après un travail fait avec goût, le plaisir de la récréation offre une jouissance bien plus délicieuse

plus vraie, qu'en faisant du jeu notre occupation exclusive.

Essayez du moyen que me suggèrent mes sympathies pour vous, chers instituteurs et institutrices, et j'ai la conviction que les résultats dépasseront votre attente. —(Le Progrès.)

EDUCATION.

Rendons l'école éducatrice.

L'article suivant, extrait de *l'Avenire della Scuola*, de Naples, et traduit par le journal *Le Progrès*, ne peut pas s'appliquer entièrement à notre pays où l'école est chrétienne avant tout, mais il contient des faits et des suggestions que tout le monde peut méditer avec fruit.

D'une statistique récente publiée par le ministre de grâce et de justice, nous apprenons que les deux tiers des délinquants savent lire et écrire : cela prouve assez clairement que savoir lire et écrire n'empêche pas de commettre des crimes et des délits.

Il n'est pas exact que la civilisation d'une nation se mesure d'après la quantité d'encre qu'elle consomme, ni d'après le nombre de ceux qui savent lire et écrire.

Si nous jetons les yeux sur les statistiques des quatorze dernières années, nous sommes attristés en voyant que les délits étaient autrefois moins nombreux et qu'ils ont augmenté dans toutes les provinces de l'Italie. Si nous cherchons dans la société les hommes probes et les hommes de cœur, nous nous apercevons que chaque jour ils deviennent plus rares.

Ce fait éloquent démontre que la nouvelle impulsion donnée au peuple, que notre aversion de l'ignorance, que cette foule d'écoles qui s'ouvrent partout, cette innombrable quantité de journaux et de publications, que toutes les forces réunies du gouvernement, des villes et des particuliers n'ont pas encore produit tout leur effet. Et, si nous observons les chiffres éloquentes de la statistique, nous sommes épouvantés en voyant combien, chaque année, grandit le nombre des malheureux qui vivent au milieu des plus tristes habitudes, aux dépens et au détriment de la société honnête.

Où chercherons nous la cause de cet épouvantable malheur ?

La triste situation financière de notre royaume, les difficultés de la vie pour un grand nombre de personnes qui ne réussissent pas à gagner de quoi entretenir leurs familles, la condition anormale et pénible dans laquelle nous vivons à présent, sont, il est vrai, de puissants motifs pour conduire au mal ; mais la cause, si ce n'est la première et principale, du moins la cause immédiate, doit se chercher dans l'école.

Qu'avons-nous fait, nous, dans l'école ?

Nous avons voulu nous débarrasser des illettrés, et avons crié bien haut et tous à la fois : de l'instruction, de l'instruction !

Nous avons voulu que tous pussent voir et entendre ; nous sommes descendus, la plume et le livre à la main, dans les maisons des pauvres et nous y avons étalé notre savoir ; nous y avons donné le fruit de nos études, et, en faisant part aux pauvres, aux malheureux, peut-être même aux criminels, des instruments de notre intelligence, nous nous sommes trop peu occupés de leur apprendre à s'en servir ; nous nous sommes trop peu soucieux de leur indiquer comment et pourquoi l'on doit vivre ; nous n'avons pas insisté suffisamment sur les sentiments de dignité, de générosité et d'affection qui devraient exister dans les classes inférieures de la population. A tous nous

(1) C'est là que nous trouverons le remède tout à l'heure.